

plus hautes semblaient autant de preuves de la conquête du monde par la technique des hommes. En 1854, la voie ferrée reliant Vienne à Trieste franchissait le col de Semmering à une altitude voisine de 1 000 mètres ; en 1871, certaines lignes des Alpes s'élevaient au-delà de 1 500 mètres ; en 1869, l'Union Pacific atteignait 1 850 mètres dans les Rocheuses ; en 1874, le chemin de fer du Pérou franchissait le cap de 3 500 mètres. On pourrait en dire autant des tunnels : celui du Mont-Cenis, achevé en 1870 après treize années de travaux, n'atteignait-il pas la longueur prodigieuse de 12 kilomètres ? L'*hubris*⁴ des promoteurs de telles entreprises semble évidente. On songe à cette formule de Michel Butor : la technique réalise « le long désir du monde »⁵.

© L'Histoire

1. François-René de Chateaubriand (1768-1848) est un célèbre écrivain dont certaines œuvres témoignent de ses voyages, effectués notamment en Amérique du Nord en 1791 alors qu'il fuyait la Révolution française.
2. Paquebot transatlantique britannique propulsé par des turbines à vapeur.
3. Récompense créée au XIX^e siècle par les compagnies de navigation transatlantiques qui organisaient des courses de vitesse entre l'Europe occidentale et l'Amérique du Nord.
4. Mot grec qui désigne la démesure des hommes, par opposition à la tempérance et à la modération.
5. Citation extraite de « Le point suprême et l'âge d'or à travers quelques œuvres de Jules Verne », *Répertoire*, I, 1960.

■ **Document 2 : Tristan GARCIA, *La Vie intense, une obsession moderne*, Éditions Autrement, collection « Les Grands Mots », 2016**

La société moderne ne promet plus aux individus une autre vie, la gloire de l'au-delà, mais seulement ce que nous sommes déjà – plus et mieux. Nous sommes des corps vivants, nous éprouvons du plaisir et de la peine, nous aimons, sans cesse des émotions s'emparent de nous, mais aussi nous cherchons à satisfaire nos besoins, nous voulons nous connaître et connaître ce qui nous entoure, nous espérons être libres et vivre en paix. Eh bien, ce qui nous est offert de meilleur, c'est cette augmentation de nos corps, une intensification de nos plaisirs, de nos amours, de nos émotions, c'est toujours plus de réponses à nos besoins, c'est une connaissance meilleure de nous-mêmes et du monde, c'est le progrès, c'est la croissance, c'est l'accélération, c'est plus de liberté et une paix meilleure. C'est la formule même de toutes les promesses modernes, auxquelles nous ne savons plus tout à fait s'il faut y croire : une intensification de la production, de la consommation, de la communication, de nos perceptions, aussi bien que de notre émancipation. Nous incarnons depuis quelques siècles un certain type d'humanité : des hommes formés à la recherche d'intensification plutôt que de transcendance¹, comme l'étaient les hommes d'autres époques et d'autres cultures.

Dès notre plus jeune âge, nous apprenons à vouloir et à désirer plus de la même chose. Et paradoxalement, nous apprenons en même temps à guetter de la variation, de la nouveauté. Dans un cas comme dans l'autre, on nous enseigne à ne plus attendre quoi que ce soit d'absolu, d'éternel ou de parfait : ce que nous sommes encouragés à appeler de nos vœux, c'est la maximalisation de tout notre être.

Rien d'abstrait dans cette formule : c'est même notre condition la plus concrète, et la plus triviale. Il suffit d'entendre les mots qui nous sont adressés quotidiennement par les marchandises que nous consommons. Dans le monde contemporain, la moindre proposition de plaisir est une promesse d'intensité : la publicité n'est rien d'autre que le langage articulé de cette griserie de la sensation. Ce qui nous est vendu, ce n'est pas seulement la satisfaction de nos besoins, c'est la perspective d'une perception augmentée